

# *Libretto*



W. WILKIE COLLINS

PASSION  
ET REPENTIR

roman

Traduit de l'anglais par  
ÉRIC CHÉDAILLE

*Libretto*

Titre original :  
*The New Magdalen*

© Éditions Phébus, Paris, 2007, pour la traduction française.

ISBN : 978-2-36914-180-8

« Il a introduit dans l'espace romanesque les plus mystérieux des mystères : ceux qui se cachent derrière nos propres portes. » Cet éloge du grand Henry James s'adresse à William Wilkie Collins, considéré comme le précurseur du roman policier anglais et, plus largement, comme l'inventeur du thriller.

William Wilkie Collins est né à Londres en 1824. Soumis dès son enfance aux délires d'un père tyrannique (le peintre paysagiste William Collins), il se réfugie très tôt dans l'écriture, ce qui a le don d'irriter son géniteur, lequel met tout en œuvre pour tuer dans l'œuf cette « vocation absurde » : on envoie le rebelle se former à la dure comme apprenti dans une fabrique de thé, puis on l'oblige à faire son droit. Même après sa mort, la figure du père continuera à tourmenter l'écrivain en exigeant par testament, et comme clause nécessaire pour hériter, qu'il lui consacre une « biographie officielle ». Ce devoir accompli en 1848, William Wilkie Collins intègre en 1852 la revue *Household Words* dont s'occupe Charles Dickens avec lequel il partage la même passion pour le théâtre. Ces premières tentatives littéraires ne connaissent qu'un succès d'estime. Une nuit d'été 1855 pourtant, alors que Wilkie Collins, son frère Charles et le peintre Millais passent devant la grille d'une grande maison de Londres, une jeune femme en blanc, très belle, les supplie de lui venir en aide avant de disparaître. Fasciné, Collins mène l'enquête pour découvrir que cette femme, Caroline Graves, est séquestrée avec son bébé par un mari à demi fou. Il la délivre et sera son amant jusqu'à sa mort.

Ce qui aurait pu rester un fait divers romanesque inspire à Wilkie Collins l'intrigue de son premier chef-d'œuvre, *La Dame en blanc*, publié en feuilleton dans *All the Year Round* de novembre 1859 à octobre 1860. Le public ne s'y trompe pas : le succès est énorme et la foule s'arrache chaque livraison. Les romans qui suivront confirmeront le talent de conteur de William Wilkie Collins qui touche à la consécration avec *Pierre de lune* publié en 1868 et dont il se dit qu'il inspira fortement Charles Dickens pour son roman inachevé *The Mystery of Edwin Drood*. En proie à d'intenses souffrances nerveuses, de plus en plus dépendant de l'opium, Wilkie Collins se retire pourtant peu à peu de la scène publique et termine sa vie en reclus. Il meurt en 1889.

*À la mémoire de Charles Allston Collins*  
(9 avril 1873)



*PREMIER TABLEAU*

La maison sur la frontière

Préambule

Nous sommes en France, à l'automne de 1870, année de la guerre entre ce pays et l'Allemagne.

Les personnages sont : le capitaine Arnault, de l'armée française, le major Surville, de l'ambulance française, le major Wetzels, de l'armée allemande, Mercy Merrick, affectée comme infirmière au sein de l'ambulance française, et Grace Roseberry, voyageuse se rendant en Angleterre.



## LES DEUX FEMMES

Il faisait nuit noire. Il pleuvait à torrents.

Tard dans la soirée, une unité française et un détachement allemand s'étaient rencontrés fortuitement non loin du petit village de Lagrange, à proximité de la frontière allemande. Dans l'engagement qui avait suivi, les Français, pour une fois, avaient eu le dessus sur l'ennemi. Pour un temps au moins, quelques centaines d'éléments de l'armée des envahisseurs avaient été repoussés de l'autre côté de la frontière. Cette affaire minime, survenue peu de temps après la grande victoire allemande de Wissembourg<sup>1</sup>, avait eu peu ou pas d'écho dans les journaux.

Le capitaine Arnault, commandant les forces françaises, était assis seul dans une des maisonnettes du village naguère habitée par le meunier du canton. Il prenait connaissance, à la lueur d'une unique chandelle, de dépêches ennemies qu'on avait interceptées. Il avait permis que le feu de bois, réparti sur la largeur du grandâtre, brûle faiblement, si bien que les braises éclairaient à peine une partie de la pièce. Derrière lui, quelques sacs à farine vides traînaient sur le sol. À l'autre bout trônait un lit en noyer massif. Aux murs figuraient des gravures en couleurs, réjouissant mélange de sujets domestiques

1. Cette bataille eut lieu le 4 août 1870. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

et religieux. La porte de communication avec la cuisine avait été sortie de ses gonds et utilisée pour ramener les blessés du lieu des combats. Ces hommes, à présent douillettement installés dans la cuisine, étaient soignés par le médecin-major français et l'infirmière anglaise affectée à l'ambulance. Une pièce de toile grossière faisait maintenant office de porte entre les deux pièces. Dans la chambre à coucher, une deuxième porte, qui donnait sur la cour, était fermée à clé; quant au volet de bois protégeant l'unique fenêtre, on l'avait soigneusement barré. Le nombre des sentinelles avait été doublé à tous les avant-postes. Le commandant français n'avait négligé aucune précaution susceptible d'assurer, à lui comme à ses hommes, une nuit confortable et tranquille.

Toujours plongé dans l'étude des dépêches et portant de temps à autre une note sur un bloc posé à côté de lui, le capitaine Arnault fut interrompu par l'apparition d'un intrus. Surville, le major, émergea de la cuisine en écartant la portière de toile et s'approcha de la petite table ronde derrière laquelle était assis son supérieur.

– Qu'y a-t-il? interrogea sèchement ce dernier.

– J'ai une question à vous poser, lui répondit Surville. Sommes-nous en sécurité pour la nuit?

– Pourquoi me demandez-vous cela? s'enquit le capitaine d'un air méfiant.

Le médecin eut un geste en direction de la cuisine, désormais transformée en hôpital de campagne.

– Ces malheureux se font du souci pour les heures à venir. Ils craignent une surprise et me demandent s'ils peuvent raisonnablement espérer une nuit de repos. Quelles sont les chances, selon vous? – le capitaine eut un haussement d'épaules. Vous devez avoir votre idée, non? insista l'autre.

– Je sais que nous tenons le village, lui reparti Arnault, mais c'est bien tout. Tenez, voici des documents pris à l'ennemi – il brandit les papiers avec agacement. Je n'y trouve aucun

renseignement sur lequel m'appuyer. Tout ce que je sais, sauf avis contraire, c'est que le gros des Allemands, dix fois plus nombreux que nous, pourrait bien se trouver plus près d'ici que le gros des Français. Tirez-en vos propres conclusions. Je vous ai tout dit.

Après avoir répondu en ces termes peu engageants, le capitaine Arnault se leva, coiffa la capuche de sa capote et alluma un cigare à la chandelle.

– Où allez-vous ? lui demanda le major.

– Faire la tournée des avant-postes.

– Vous servirez-vous de cette pièce ?

– Pas avant plusieurs heures. Envisageriez-vous d'y installer une partie de vos éclopés ?

– Non, je pensais à cette dame anglaise. La cuisine n'est pas vraiment l'endroit qui lui convient. Elle serait mieux installée ici ; et l'infirmière, sa compatriote, pourrait lui tenir compagnie.

Le capitaine Arnault eut un sourire peu amène.

– Voilà deux bien jolies personnes, et notre major est galant homme... Installez-les ici, si elles sont suffisamment imprudentes pour s'y risquer en votre présence – au moment de passer la porte, il s'arrêta pour poser un regard inquiet sur la chandelle. Avisez ces dames d'avoir à borner leur curiosité à l'intérieur de cette pièce.

– Que voulez-vous dire ?

– Avez-vous jamais connu une femme capable de ne pas regarder par la fenêtre ? Si noire que soit la nuit, vos protégées seront tôt ou tard tentées d'ouvrir ce volet. Dites-leur que je ne tiens pas à ce que la lumière de cette bougie renseigne les éclaireurs allemands sur l'emplacement de mon quartier général. Comment est le temps ? Est-ce qu'il pleut toujours ?

– À seaux.

– À la bonne heure ! Les Allemands ne pourront pas nous repérer.

Après cette observation réconfortante, il déverrouilla la porte donnant sur la cour et sortit.

Le major écarta le rideau pour appeler :

– Miss Merrick, pouvez-vous vous autoriser un peu de repos ?

– Mais oui, assurément, lui répondit une voix douce où perçait de la mélancolie, bien perceptible quoiqu'elle n'eût prononcé que trois mots.

– En ce cas, venez, poursuivit Surville, et amenez donc l'autre dame avec vous. Vous aurez cette pièce pour vous toutes seules.

Il tint la toile écartée et les deux femmes apparurent.

L'infirmière venait en tête, grande, souple et gracieuse, en uniforme noir de bonne coupe, col et manchettes de lin uni, la croix rouge de la convention de Genève brodée sur l'épaule gauche. Sa pâleur et sa physionomie suggéraient une souffrance et un chagrin refoulés. Il y avait une noblesse naturelle dans son port de tête, une splendeur innée dans le regard de ses grands yeux gris et dans les traits de son visage bien proportionné, qui lui conféraient une irrésistible beauté, indépendamment des circonstances ou de la manière dont elle était vêtue. D'un teint plus foncé et plus petite par la taille, celle qui l'accompagnait possédait des charmes suffisamment manifestes pour expliquer le souci poli qu'avait le major de l'abriter dans la chambre du capitaine. D'un commun accord, le sexe mâle l'aurait déclarée d'une jolie personne peu commune. Elle portait le grand manteau gris qui la couvrait de la tête aux pieds avec une grâce qui rejaillissait sur cette pièce de vêtement plutôt laide, voire miteuse. La langueur de ses mouvements et un ton de voix hésitant lorsqu'elle remercia Surville donnaient à penser qu'elle était épuisée de fatigue. Ses yeux noirs parcoururent craintivement la pièce mal éclairée, et elle se raccrocha au bras de l'infirmière de l'air d'une femme dont les nerfs ont été rudement éprouvés par quelque récente alarme.

– Une seule chose, mesdames, déclara le major : gardez-vous bien d’ouvrir le volet, de crainte que la lumière ne se voie de l’extérieur. Pour le reste, nous avons la permission de prendre toutes nos aises. Soyez rassérée, chère madame, et reposez-vous sur la protection d’un Français qui vous est tout dévoué !

Il souligna galamment son propos en portant la main de l’Anglaise à ses lèvres. À l’instant où il y déposait un baiser, le rideau s’écarta de nouveau. Un membre du personnel de l’ambulance apparut pour annoncer qu’un pansement avait glissé et qu’un des blessés était, selon toute apparence, en train de saigner à mort. Se soumettant au destin de la plus mauvaise grâce possible, le médecin relâcha la main de la si charmante Anglaise et retourna à ses devoirs dans la cuisine. Les deux dames se retrouvèrent seules dans la pièce.

– Voulez-vous vous asseoir, madame ? demanda l’infirmière.

– Ne m’appellez pas madame, lui répondit cordialement la jeune femme. Je m’appelle Grace Roseberry. Et vous ?

L’infirmière parut hésiter.

– Mon nom n’est pas aussi joli que le vôtre, dit-elle avant une nouvelle hésitation. Appelez-moi... Mercy Merrick.

S’agissait-il d’un nom d’emprunt ? Son vrai patronyme était-il entaché d’une renommée fâcheuse ? Miss Roseberry ne prit pas le temps de se poser ces questions.

– Comment vous remercier, s’exclama-t-elle avec gratitude, pour la bonté digne d’une sœur que vous témoignez à une inconnue ?

– Je n’ai fait que mon devoir, fit Mercy Merrick avec une certaine brusquerie. Cela ne vaut pas la peine d’en parler.

– Mais si, au contraire. Dans quelle extrémité m’avez-vous trouvée quand les soldats français ont eu chassé les Allemands ! Mon équipage immobilisé, les chevaux réquisitionnés, je me retrouvais en pays étranger, à la nuit tombante,

détroussée de mon argent et de mes bagages, et trempée jusqu'aux os sous une pluie battante ! Je vous suis obligée de m'avoir recueillie ici – je porte des vêtements que vous m'avez prêtés ; sans vous, je serais morte de peur et de froid. Comment vous rendre de tels bienfaits ?

Près de la table du capitaine, Mercy plaça une chaise à l'intention de son invitée, puis s'assit elle-même à quelque distance de là sur une vieille malle posée dans un angle de la pièce.

– Puis-je vous poser une question ? dit-elle abruptement.

– Cent questions, si vous voulez ! s'écria Grace – elle regarda le feu mourant, puis la silhouette à peine visible de sa compagne, assise dans le coin le plus obscur de la pièce. Cette méchante bougie éclaire à peine, dit-elle d'un ton agacé. Elle va bientôt s'éteindre. Ne serait-il pas possible d'égayer cet endroit ? Sortez donc de ce recoin. Demandez qu'on apporte du bois et des chandelles.

Mercy demeura où elle était.

– Ce sont des denrées rares par ici, répondit-elle. Il nous faut endurer notre sort, même si nous nous retrouvons plongées dans le noir. Dites-moi donc, continua-t-elle en hausant un peu sa voix tranquille, comment vous en êtes arrivée à traverser la frontière en pleine guerre ?

Grace baissa la voix pour répondre. Sa gaieté d'un moment l'avait soudain quittée.

– J'ai des raisons pressantes de regagner l'Angleterre, dit-elle.

– Seule ? s'étonna l'autre femme. Sans personne pour vous protéger ?

Grace courba la tête.

– J'ai laissé mon unique protecteur – mon père – au cimetière anglais de Rome, répondit-elle simplement. Quant à ma mère, elle est morte voilà des années, au Canada.

La forme sombre de l'infirmière avait brusquement changé

de position sur la malle. Elle avait sursauté au dernier mot prononcé par Miss Roseberry.

– Vous connaissez le Canada? interrogea cette dernière.

– Oui, lui répondit Mercy, brièvement et comme à contre-cœur.

– Êtes-vous jamais allée du côté de Port Logan?

– J’ai vécu à quelques milles de cette ville.

– Quand cela?

– C’était il y a longtemps – sur quoi l’infirmière se rencontra dans l’ombre et changea de sujet: Votre famille, en Angleterre, doit beaucoup s’inquiéter à votre sujet...

Grace fit entendre un soupir.

– Je n’ai pas un seul proche en Angleterre. Vous auriez peine à imaginer une personne plus seule que moi. Quand la santé de mon père a décliné, nous avons quitté le Canada sur avis du médecin pour essayer le climat italien. Sa disparition m’a laissée non seulement abandonnée, mais également désargentée – elle se tut, le temps de tirer un coffret en cuir de la poche du grand manteau gris que lui avait prêté l’infirmière. Mon avenir tient tout entier dans cette petite boîte, reprit-elle. Voici le seul trésor que j’ai réussi à dissimuler quand on m’a volé toutes mes autres affaires.

Mercy ne fit qu’entrevoir le coffret au moment où Grace le levait dans la pénombre qui gagnait.

– De l’argent? interrogea-t-elle.

– Non. Juste quelques papiers de famille et une lettre d’introduction de mon père auprès d’une dame âgée, de sa belle-famille. Cette dame, que je n’ai jamais rencontrée, a consenti à me recevoir chez elle pour lui tenir compagnie et lui faire la lecture. Si je ne rentre pas en Angleterre au plus vite, la place pourrait échoir à quelqu’un d’autre.

– N’avez-vous pas d’autre ressource?

– Non, pas la moindre. Mon éducation a été négligée: nous vivions dans l’Ouest, loin de tout. Je suis tout à fait

inapte à un emploi de préceptrice. Je suis complètement dépendante de cette étrangère, qui me reçoit en souvenir de mon père – replaçant le coffret dans la poche de son manteau, elle conclut son court récit aussi simplement qu'elle l'avait commencé : Mon histoire est bien triste, ne trouvez-vous pas ?

La voix, soudain pleine d'amertume, de l'infirmière lui répondit en ces termes :

– Il est des vies plus tristes que la vôtre. Il y a des milliers de malheureuses qui ne demanderaient pas de plus grand bonheur que d'échanger leur place avec vous.

Grace sursauta.

– Qu'est-ce que mon lot peut bien avoir d'enviable ?

– Votre réputation sans tache et la perspective d'une installation honorable au sein d'une maison respectée.

Grace pivota sur sa chaise pour braquer un regard perplexe vers le coin obscur de la pièce.

– Comme vous dites cela d'une curieuse façon ! s'exclama-t-elle.

Elle n'obtint pas de réponse ; la forme sombre posée sur la malle ne bronchait pas. Grace se leva et, traînant sa chaise derrière elle, s'approcha de l'infirmière.

– Auriez-vous eu une vie d'aventures ? demanda-t-elle. Pourquoi vous êtes-vous vouée aux tâches horribles que je vous vois accomplir ici ? Vous m'intéressez plus que je ne saurais dire. Donnez-moi votre main.

Mercy eut un mouvement de recul et refusa la main tendue.

– Ne sommes-nous pas amies ? s'étonna Grace.

– Nous ne pourrions jamais l'être.

– Pourquoi cela ?

L'infirmière resta muette. Grace repensa à l'hésitation de tout à l'heure, lorsqu'elle lui avait dit son nom, et en tira une nouvelle conclusion.

– Serais-je dans le vrai, demanda-t-elle avec flamme, si je

devenais en vous une grande dame cachée derrière un nom d'emprunt?

Mercy eut un rire sourd teinté d'amertume.

– Moi, une grande dame! fit-elle avec dédain. Pour l'amour du ciel, parlons d'autre chose!

Mais la curiosité de Grace était attisée. Elle persista.

– Encore une fois, murmura-t-elle d'un ton engageant, soyons amies.

Tout en disant cela, elle posa doucement la main sur l'épaule de Mercy. Celle-ci se libéra sans ménagement, avec une rudesse qui aurait offensé la plus patiente des femmes. Grace recula, indignée.

– Oh! comme vous êtes cruelle!

– Je suis plutôt gentille, la contredit l'infirmière d'un ton plus sévère que jamais.

– Me repousser de la sorte, est-ce faire preuve de bonté? Je vous ai dit mon histoire...

– Ne me mettez pas au défi de vous raconter la mienne, lança Mercy d'une voix irritée: vous pourriez le regretter.

Grace ne voulut pas entendre cette mise en garde.

– J'ai placé ma confiance en vous. Il n'est guère charitable de faire de moi votre obligée pour me refuser ensuite votre confiance.

– C'est ce que vous voulez? fit Mercy Merrick. Fort bien. Vous l'aurez voulu! Rasseyez-vous.

Le cœur de Grace se mit à battre plus vite à l'idée de la révélation qui allait suivre. Elle approcha encore sa chaise de la malle sur laquelle était assise l'infirmière. Mais celle-ci saisit la chaise d'une main ferme pour la placer à bonne distance.

– Pas si près! dit-elle durement.

– Pourquoi pas?

– Pas si près, répéta-t-elle d'une voix résolue. Attendez d'avoir entendu ce que j'ai à dire.

Grace obtempéra sans ajouter un mot. Il y eut un moment

de silence. Sur le point de s'éteindre, la chandelle lança un bref éclat de lumière qui montra Mercy ramassée sur le coffre, les coudes sur les genoux, le visage caché dans les mains. L'instant d'après, la pièce fut plongée dans l'obscurité. Au moment où les deux femmes se trouvèrent dans le noir, l'infirmière prit la parole.

## II

### MARIE-MADELEINE DE NOTRE TEMPS

– Vous est-il jamais arrivé, du vivant de votre mère, de vous trouver avec elle dans les rues d’une grande ville à la nuit tombée ?

C’est en ces termes peu ordinaires que Mercy Merrick entama les confidences que lui avait arrachées Grace Roseberry.

– Je ne vous suis pas, se borna à répondre cette dernière.

– Je vais poser ma question autrement, dit l’infirmière d’une voix qui avait abandonné sa dureté et sa sévérité si peu naturelles pour retrouver sa douceur et sa tristesse innées. Comme tout le monde, vous lisez les journaux, poursuivit-elle ; y avez-vous lu des articles relatifs à ces malheureuses créatures, vos semblables – les parias faméliques de la population –, que la pauvreté pousse au péché ?

Toujours perplexe, Grace répondit qu’elle avait souvent lu des choses semblables dans les journaux et dans des livres.

– Avez-vous entendu parler – dans le cas où ces misérables pécheurs se trouvent être des pécheresses – de ces foyers destinés à les protéger et à les ramener dans le droit chemin ?

Dans l’esprit de Grace, la perplexité faisait place à un vague soupçon : elle allait entendre un récit douloureux.

– Voilà de bien étranges questions, dit-elle, tendue. Où voulez-vous en venir ?

– Répondez-moi, insista l’infirmière. Avez-vous entendu parler de ces foyers? Et de femmes de ce genre?

– Oui.

– Écartez encore un peu votre chaise – Mercy Merrick marqua un temps d’arrêt, puis, perdant de sa fermeté, sa voix se fit plus basse : J’ai fait partie de ces femmes.

Grace se dressa avec un cri à peine audible et resta debout, comme pétrifiée, incapable d’émettre un son.

– J’ai été pensionnaire dans un foyer, poursuivait la voix douce et triste. J’ai connu la prison. Voulez-vous toujours être mon amie? Tenez-vous toujours à vous asseoir près de moi et à me prendre la main? – elle attendit une réponse, mais aucune ne vint. Vous voyez que vous aviez tort de me traiter de cruelle, reprit-elle d’un ton bienveillant, et que j’avais raison de dire que j’étais gentille.

Ainsi sollicitée, Grace se reprit.

– Je ne veux pas vous offenser... commença-t-elle d’un ton perplexe.

Mercy Merrick la coupa sur-le-champ :

– Vous ne m’offensez pas, dit-elle sans le moindre accent de contrariété. Je suis habituée à être clouée au pilori de ma vie passée. Je me demande parfois si tout a été ma faute, si la société n’avait pas des devoirs envers moi au temps où, enfant, je vendais des allumettes dans la rue, au temps où, adolescente, je m’évanouissais sur mes travaux d’aiguille par manque de nourriture – la voix lui manqua pour la première fois; elle laissa passer un moment, puis se reprit. Il est trop tard pour revenir sur ces choses, dit-elle d’un ton résigné. La société peut bien payer pour me corriger, jamais elle ne me reprendra en son sein. Vous me voyez ici à un poste de confiance, accomplissant patiemment, humblement, tout le bien dont je suis capable. Peu importe! Ici ou ailleurs, ce que je suis ne pourra jamais effacer ce que j’ai été. Tout au long de ces trois dernières années, j’ai fait tout ce que peut faire une femme

sincèrement repentante. Cela ne compte pas ! Sitôt que mon passé est connu et que son ombre me recouvre, les gens les mieux intentionnés éprouvent de la répulsion.

Mercy Merrick se tut de nouveau. L'autre jeune femme allait-elle la réconforter d'une parole compatissante ? Non ! Miss Roseberry était sous le choc ; Miss Roseberry était dans l'embarras.

– Je suis désolée pour vous – voilà tout ce qu'elle trouva à dire.

– Tout le monde est désolé pour moi, lui répondit l'infirmière d'une voix toujours aussi égale. Tout le monde est gentil avec moi. Mais le terrain perdu ne peut se regagner. Je ne peux revenir en arrière ! Est-il donc impossible de rebrousser chemin ? s'écria-t-elle dans un accès de désespoir vite réprimé. Vous dirai-je ce qu'a été mon parcours ? reprit-elle. Voulez-vous entendre l'histoire d'une Marie-Madeleine de notre temps ?

Grace fit un pas en arrière ; Mercy la comprit instantanément.

– Je ne vais rien vous raconter que vous deviez redouter d'entendre, dit-elle. Une dame de votre condition ne comprendrait pas les épreuves et les conflits par lesquels je suis passée. Mon récit va commencer au foyer. La directrice m'a placée comme domestique, avec la réputation que je m'étais honnêtement gagnée, celle d'une femme qui s'est amendée. J'ai justifié la confiance qu'on a placée en moi : je me suis montrée une employée fidèle. Un jour, ma maîtresse m'a fait venir – une bonne maîtresse s'il en fut jamais. « Mercy, je suis navrée. Le bruit s'est répandu que je vous ai trouvée dans un foyer ; je risque de perdre tous mes serviteurs. Il vous faut partir. » Je suis allée retrouver la directrice – autre bonne personne. Elle m'a reçue comme une mère. « Nous allons essayer de nouveau, Mercy ; ne perdez pas courage. » Je vous ai dit avoir séjourné au Canada ?

Grace commençait d'éprouver, malgré elle, de l'intérêt. Elle répondit avec une certaine chaleur dans la voix. Elle regagna sa chaise, la plaçant à bonne distance de la malle.

– Ma seconde place m'a fait partir pour ce pays, auprès d'une femme d'officier – des gens de bonne famille qui avaient émigré. Encore davantage de bontés et, cette fois, une vie plaisante et calme. «Ai-je regagné le terrain perdu? me disais-je. Suis-je revenue en arrière?» Ma maîtresse est morte. Une nouvelle famille est venue s'installer dans le voisinage. Elle comptait une jeune personne en âge d'être épousée; mon maître a envisagé de se remarier. J'ai la malchance – compte tenu de ma condition – d'être ce que l'on appelle une belle femme; je suscite la curiosité de ceux qui ne me connaissent pas. Les nouveaux arrivants ont posé des questions sur moi; les réponses de mon maître ne les ont pas satisfaits. En un mot, ils ont découvert qui j'étais. Toujours la même histoire! «Mercy, je suis désolé. Le scandale va bon train à notre sujet; bien qu'innocents, nous n'y pouvons mais. Il faut nous séparer.» J'ai donc quitté ma place, non sans avoir acquis au cours de ce séjour au Canada un atout qui m'est bien utile ici.

– De quoi s'agit-il?

– Nos plus proches voisins étaient canadiens français. J'ai appris le français.

– Vous êtes retournée à Londres?

– Sans références, pouvais-je me rendre ailleurs? répondit tristement Mercy. Je suis allée trouver la directrice du foyer. Une épidémie venait de s'y déclarer; je me suis rendue utile comme infirmière. Un des médecins s'est entiché de moi – «est tombé amoureux», comme on dit. Il m'aurait épousée. L'infirmière en chef, femme honnête, ne pouvait pas lui laisser ignorer la vérité. On ne l'a jamais revu. Toujours la même histoire! Je commençais à être lasse de me répéter: «Je ne peux revenir en arrière! Impossible de rebrousser chemin!» Le désespoir s'est emparé de moi, ce désespoir qui

endurcit le cœur. J'aurais pu mettre fin à mes jours ; j'aurais même pu retomber dans ma vie d'avant. Mais un homme m'en a empêchée.

Sur ces derniers mots, sa voix – égale et posée dans la première partie de son récit – recommença à se faire hésitante. Elle se tut pour s'abandonner aux souvenirs et aux associations d'idées suscitées par ce qu'elle venait de dire. Avait-elle oublié la présence d'une autre personne dans la pièce ? La curiosité de Grace fit qu'elle ne put s'empêcher d'interroger :

– Qui était cet homme ? Comment vous êtes-vous rencontrés ?

– Rencontrés ? Il ne sait même pas que j'existe.

Bien sûr, cette réponse singulière ne fit qu'attiser le désir de Grace d'en savoir plus.

– Mais vous venez de dire que... commença-t-elle.

– J'ai dit qu'il a été mon sauveur. C'est en effet lui qui m'a sauvée, et vous allez apprendre de quelle façon. Un dimanche, notre pasteur habituel n'a pu venir célébrer l'office au foyer. Il a été remplacé par quelqu'un que nous ne connaissions pas, un homme assez jeune. La directrice nous a dit qu'il se nommait Julian Gray. Je suis allée m'asseoir tout à l'arrière, dans l'ombre de la galerie, d'où je pouvais le voir sans qu'il me voie. « Le pécheur qui se repent connaîtra plus de joie aux cieux que quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas lieu de se repentir », tel a été le thème de son prêche. Je ne sais ce que des femmes plus heureuses auraient pensé de ce sermon, mais aucune d'entre nous ne gardait l'œil sec. Pour ce qui me concerne, il a touché mon cœur comme aucun homme ne l'avait fait jusque-là ni ne l'a fait depuis. Tandis qu'il parlait, mon désespoir se dissipait et ma vie routinière commençait de m'apparaître sous un jour plus attrayant. À partir de ce jour, j'ai accepté mon triste sort, je suis devenue quelqu'un de patient. J'aurais pu être quelque chose de plus – une femme heureuse, si j'avais pu me résoudre à parler à Julian Gray.

– Qu'est-ce qui vous en a empêchée ?

– J'ai eu peur.

– Peur de quoi ?

– De rendre mon sort encore plus cruel.

Une femme capable d'éprouver de la sympathie pour Mercy aurait peut-être deviné. Mais Grace n'éprouvait que de l'embarras à son égard ; elle ne devina donc pas.

– Je ne vous comprends pas, dit-elle.

Mercy n'avait pas d'autre choix que de dire la vérité sans détour. Elle poussa un soupir et déclara :

– J'ai craint de voir mes chagrins lui inspirer de l'intérêt et de m'éprendre de lui en retour.

L'absence totale de compassion de la part de Grace s'exprima inconsciemment dans les termes les plus limpides.

– Vous ! s'exclama-t-elle, au comble de l'étonnement.

L'infirmière se leva. L'expression ébahie de Grace lui apprenait clairement, presque brutalement, qu'elle avait poussé assez loin sa confession.

– Je vous étonne ? dit-elle. Ah, ma jeune dame, vous ne savez pas qu'un cœur féminin peut avoir subi de bien mauvais traitements et pourtant continuer de battre ! Avant de rencontrer Julian Gray, les hommes étaient pour moi des objets d'horreur. Mais quittons ce sujet. Ce pasteur n'est plus qu'un souvenir, à présent – le seul souvenir heureux de toute ma vie ! Je n'ai rien de plus à vous dire. Vous teniez à entendre mon histoire, c'est chose faite.

– Vous ne m'avez pas expliqué comment vous avez trouvé votre emploi actuel, fit Grace d'un ton de politesse contrainte, s'efforçant par là de relancer la conversation.

Mercy traversa la pièce pour aller réunir lentement les dernières braises qui rougeoyaient dans l'âtre.

– La directrice du foyer a en France des amis en relation avec les hôpitaux militaires. Dans les circonstances présentes, elle n'a pas eu de mal à me faire décrocher cette place. La

société est capable de me trouver une utilité ici. Au milieu de ces malheureux – elle désigna la pièce où gisaient les blessés –, ma main est aussi légère et mes paroles de réconfort sont aussi bienvenues que si j'étais la femme la plus respectable au monde. Et si jamais une balle perdue est mon lot d'ici la fin de la guerre... ma foi, la société se trouvera débarrassée de moi sans trop de complications !

Elle regardait pensivement le feu mourant – comme si elle y voyait la catastrophe qu'était sa vie. L'humanité la plus élémentaire exigeait de lui adresser un mot gentil. Grace réfléchit, avança d'un pas dans sa direction, s'arrêta, et trouva refuge dans le plus banal des lieux communs qu'un être humain puisse adresser à un de ses semblables :

– S'il y a quelque chose que je peux faire pour vous... commença-t-elle.

La phrase, interrompue à ce point, ne fut jamais terminée. Miss Roseberry manifestait suffisamment de pitié envers la femme perdue qui l'avait recueillie et abritée pour juger superflu d'en dire plus.

L'infirmière releva sa tête altière et partit à pas lents vers le rideau de toile afin d'aller reprendre son travail. « Elle aurait tout de même pu me prendre la main ! » se dit-elle avec amertume. Non ! Miss Roseberry se tenait à quelque distance de là, cherchant ses mots.

– Que pouvez-vous faire pour moi ? dit Mercy, saisie d'un accès de dédain devant cette courtoisie sans chaleur. Pouvez-vous changer mon identité ? Pouvez-vous me donner le nom et le rang d'une femme sans tache ? Si seulement j'avais votre chance ! Si seulement j'avais votre bonne réputation et vos perspectives d'avenir ! – s'appliquant une main sur le cœur, elle fit l'effort de se reprendre. Restez ici. Je retourne à mon travail. Je vais veiller à ce que vos vêtements finissent de sécher. Vous n'aurez à porter les miens que le moins de temps possible.

Sur cette parole pleine de mélancolie – prononcée de façon touchante, sans acrimonie aucune –, elle s’apprêtait à repasser dans la cuisine lorsqu’elle nota que le crépitement de la pluie contre la fenêtre avait cessé. Laissant retomber la portière, elle revint sur ses pas, ouvrit le volet de bois et regarda au-dehors.

Une lune blafarde s’élevait dans un ciel noyé ; il ne pleuvait plus. L’obscurité complice qui avait dissimulé la position française aux éclaireurs allemands diminuait insensiblement. Dans quelques heures, si rien ne se produisait, l’Anglaise pourrait poursuivre son voyage. Dans quelques heures, le jour se lèverait.

Mercy leva la main pour refermer le volet. Avant qu’elle en ait rattaché le crochet, la détonation d’un coup de fusil atteignit la maison, venue d’un des postes les plus éloignés. Elle fut suivie presque instantanément par un second coup, plus proche et plus sonore. Mercy se figea, le volet en main, et attendit ce qui allait suivre.

### III

#### L'OBUS ALLEMAND

Un troisième coup de feu retentit dans la nuit, non loin de la maison. Grace sursauta et, inquiète, s'approcha de la fenêtre.

– Que signifient ces tirs? demanda-t-elle.

– Ce sont des signaux des avant-postes, lui répondit l'infirmière sans s'alarmer.

– Y a-t-il du danger? Est-ce que les Allemands reviennent?

Ce fut le major Surville qui répondit. Au moment où Miss Roseberry parlait, il avait écarté le rideau pour embrasser la pièce du regard.

– Les Allemands marchent sur nous, dit-il. Leur avant-garde est en vue.

Grace se laissa glisser, toute tremblante, sur la chaise la plus proche. Mercy s'avança vers Surville pour lui poser la question cruciale:

– Est-ce que nous défendons la position?

Il secoua la tête d'un air sinistre.

– Impossible! Nous sommes en nombre inférieur, comme toujours: un contre dix – on entendit le roulement des tambours français. Le signal de la retraite! fit le major. Le capitaine n'est pas homme à atermoyer. À nous de nous débrouiller! Il faut que, dans cinq minutes, nous soyons partis d'ici.

Comme il disait ces mots, une volée de coups de fusil

retentit. L'avant-garde allemande était en train d'attaquer les avant-postes français. Grace agrippa le bras du médecin-major.

– Emmenez-moi avec vous, supplia-t-elle. Oh, monsieur, j'ai déjà souffert aux mains des Allemands! S'ils reviennent, ne m'abandonnez pas!

Surville se montra à la hauteur de la situation et posa la main de la jolie Anglaise sur son cœur.

– Ne craignez rien, madame, dit-il, de l'air d'être capable d'annihiler l'ensemble des forces allemandes à l'aide de son bras invincible. Le cœur d'un Français bat sous votre main. Le dévouement d'un Français vous protège.

La tête de Grace se laissa aller sur son épaule. Avec le sentiment de s'être affirmé, M. Surville braqua un regard engageant sur Mercy. C'était, elle aussi, une femme séduisante. Le Français avait une autre épaule à sa disposition. Malheureusement, en raison de la pénombre qui régnait dans la pièce, ce regard fit long feu. L'infirmière était en train de penser aux malheureux qui occupaient la pièce voisine, et c'est d'une voix égale qu'elle rappela le médecin à ses responsabilités professionnelles :

– Que vont devenir les malades et les blessés?

M. Surville haussa une épaule – celle qui était libre.

– Nous pouvons emmener les plus valides. Pour les autres, il va falloir les laisser ici. Mais n'ayez crainte, chère madame. Il y aura une place pour vous dans le fourgon.

– Et pour moi aussi? plaida vivement Grace.

Pour toute réponse, le médecin lui enlaça vigoureusement la taille de son bras invincible.

– Emmenez-la avec vous, dit Mercy. Ma place est auprès des hommes que vous allez laisser.

Grace entendit ces paroles avec ébahissement.

– Songez à ce que vous risquez en restant ici.

Mercy montra son épaule gauche.

– Ne vous inquiétez pas pour moi : la croix rouge me protégera.

Un nouveau roulement de tambour avertit l'influçnable major de regagner sans plus tarder son poste de chef de l'ambulance. Il mena Grace jusqu'à une chaise et, afin de lui faire mieux accepter le malheur de son absence, il posa cette fois les deux mains de la jeune femme sur sa mâle poitrine.

– Attendez ici que je vienne vous chercher, lui souffla-t-il. Ne craignez rien, ma charmante amie. Répétez-vous ceci : « Surville est l'honneur même ! Surville m'est tout dévoué ! » – il se frappa le torse et, oubliant de nouveau à quel point il faisait sombre, lança une œillade appuyée pour exprimer ses hommages à sa charmante amie. *À bientôt*<sup>\*1</sup>, lança-t-il en lui baisant la main avant de repasser à côté.

Alors que le rideau venait de retomber derrière lui, le vacarme de la fusillade fut soudain couvert par le grondement de l'artillerie. L'instant d'après, un obus explosa dans le jardin, à quelques pas de la fenêtre.

Grace se laissa tomber à genoux dans un cri de terreur. Sans se départir de son sang-froid, Mercy alla regarder par la fenêtre.

– La lune s'est levée, observa-t-elle. Les Allemands bombardent le village.

Grace se releva et courut chercher protection auprès d'elle.

– Emmenez-moi loin d'ici ! s'écria-t-elle. Nous allons nous faire tuer si nous restons – elle se tut, regardant avec étonnement la haute silhouette sombre de l'infirmière, toujours à son poste d'observation. Seriez-vous en acier ? s'exclama-t-elle. Vous n'avez donc peur de rien ?

– Pourquoi devrais-je craindre de perdre la vie ? lui répondit Mercy avec un sourire triste. Je n'ai rien qui me donne envie de vivre !

1. En français dans le texte, comme tous les mots en italique suivis d'un astérisque.

Le grondement du canon ébranla une deuxième fois la maison. Un second projectile explosa dans la cour, de l'autre côté du bâtiment.

Hébétée par le bruit, de plus en plus paniquée à mesure que le pointage des artilleurs ennemis gagnait en précision, Grace noua les bras autour de l'infirmière et, dans cette abjecte familiarité de la terreur, se raccrocha à la femme dont, cinq minutes plus tôt, elle avait dédaigné de prendre la main.

– Où y a-t-il le moins de danger? criait-elle. Où puis-je me cacher?

– Comment savoir où va tomber le prochain obus? lui répondit Mercy sans s'émouvoir.

L'inébranlable sang-froid de l'une semblait rendre l'autre folle d'angoisse. Relâchant l'infirmière, Grace se mit à rechercher frénétiquement de tous côtés une issue pour fuir la maison. Se dirigeant d'abord vers la cuisine, elle en fut chassée par la clameur et la confusion qui accompagnaient l'enlèvement des blessés suffisamment solides pour être placés à bord du fourgon. Un second regard circulaire lui révéla la porte donnant sur la cour. Elle s'y précipita avec une exclamation de soulagement. Elle venait de poser la main sur le verrou quand la troisième détonation déchira l'air.

Reculant d'un pas, Grace porta machinalement les mains à ses oreilles. Au même instant, le troisième obus creva la toiture et vint exploser dans la pièce, tout près de la porte. Mercy, indemne, fit un bond en avant. Les éclats d'acier brûlants mettaient déjà le feu au plancher; au milieu des flammèches, elle entraperçut, à travers la fumée, le corps inanimé de Grace Roseberry qui gisait sur le sol. Même en cette épouvantable circonstance, l'infirmière ne fut pas trahie par sa présence d'esprit. Elle courut à l'endroit qu'elle venait de quitter, et près duquel elle avait déjà noté la présence d'un tas de sacs

vides entreposés là par le meunier ; elle en saisit deux et, les jetant sur le sol, étouffa le début d'incendie. Après quoi, elle s'agenouilla près de la femme sans connaissance et lui souleva la tête.

Était-elle blessée – ou bien morte ?

Mercy leva une main inerte, appliqua les doigts sur le poignet. Alors qu'elle cherchait toujours vainement à prendre le pouls, le major Surville, inquiet pour ces dames, entra précipitamment pour voir s'il leur était arrivé du mal. Mercy l'appela auprès d'elle.

– J'ai bien peur qu'elle n'ait été touchée, dit-elle en lui cédant la place. Voyez si elle est grièvement blessée.

L'inquiétude du médecin pour sa charmante patiente s'exprima avec concision par un juron, dont il accentua prodigieusement une des lettres – le « r ».

– Enlevez-lui ce manteau, lança-t-il en portant la main au cou de la malheureuse. Le pauvre ange ! Elle a pivoté en tombant ; le lacet l'étrangle.

Mercy détacha le manteau, qui glissa à terre au moment où le major soulevait Grace dans ses bras.

– Allez chercher une chandelle, dit-il d'un ton impatient ; on vous en donnera une à la cuisine.

Il cherchait le pouls ; sa main tremblait. Le vacarme et l'agitation qui régnaient dans la cuisine lui faisaient perdre ses moyens.

– Juste ciel ! s'écria-t-il. Je suis en train de me laisser dominer par mes émotions !

Mercy revint avec une bougie allumée. La lumière révéla l'affreuse blessure qu'un éclat d'obus avait ouverte dans la boîte crânienne de l'Anglaise. L'attitude de Surville se modifia instantanément. L'expression inquiète s'effaça de son visage ; un sang-froid tout professionnel vint le couvrir comme un masque. Qu'était devenu l'objet de son admiration ? Rien de plus qu'un fardeau inerte entre ses bras.

Ce changement n'avait pas échappé à Mercy, qui, de ses grands yeux gris, observait attentivement le médecin.

– Est-elle grièvement blessée ? interrogea-t-elle.

– Vous pouvez poser votre chandelle, lui fut-il simplement répondu. C'est fini – je ne peux rien pour elle.

– Elle est morte ?

Surville hocha la tête et brandit le poing en direction des avant-postes.

– Maudits Allemands ! lança-t-il, puis il considéra le visage mort posé au creux de son bras et haussa les épaules avec résignation. La fortune des armes ! lâcha-t-il avant de soulever le corps pour aller le déposer sur le lit qui occupait un angle de la pièce. La prochaine fois, mademoiselle, ce peut être vous ou bien moi. Qui sait ? Bah ! le problème de la destinée humaine m'écœure – se détournant du lit, il illustra son écœurement en crachant sur les fragments de l'obus. Nous devons la laisser ici, reprit-il. C'était une charmante personne ; à présent, elle n'est plus rien. Venez, mademoiselle Mercy, venez avant qu'il ne soit trop tard.

Il offrit son bras à l'infirmière. On entendait dehors les grincements du fourgon qui s'ébranlait et, au loin, le roulement des tambours qui reprenait de plus belle. La retraite avait commencé.

Mercy écarta la portière et vit les blessés les plus mal en point, ceux qu'on abandonnait sur leur paillasse à la merci de l'ennemi. Elle refusa le bras de M. Surville.

– Je vous l'ai dit, je vais rester ici.

Surville leva les mains en manière de protestation polie. Mercy, qui tenait toujours le rideau ouvert, lui montra le passage.

– Partez, dit-elle. Ma décision est prise.

Même alors, à ce moment suprême, le Français se mit en avant. Il fit sa sortie avec une grâce et une dignité intactes.

– Madame, vous êtes sublime !

Sur ce compliment, le galant homme, jusqu'au bout fidèle à son admiration pour le beau sexe, s'inclina, la main sur le cœur, et sortit.

Mercy laissa retomber le rideau. Elle se retrouvait seule avec la défunte.

Les derniers bruits de pas, les derniers grondements des roues du fourgon finirent par s'éteindre au loin. Rien ne vint rompre la paix qui suivit : sachant les Français en train de se retirer, l'ennemi avait cessé le feu. Encore quelques minutes, et il prendrait possession du village abandonné ; le tumulte de son approche s'entendrait de l'intérieur de la petite maison. Pour l'instant, il régnait un calme atroce. Même les malheureux blessés restés dans la cuisine attendaient leur sort en silence.

Une fois qu'elle se retrouva seule, le premier regard de Mercy fut pour le lit.

Les deux femmes s'étaient rencontrées à la tombée du jour dans la confusion du premier accrochage. Séparées dès leur arrivée à la maison par les différentes tâches incombant à l'infirmière, elles s'étaient ensuite retrouvées dans la chambre du capitaine. Leur relation avait été de courte durée, sans que rien laissât présager qu'elle aurait pu s'épanouir en amitié. Cependant, le fatal accident avait éveillé l'intérêt de Mercy Merrick pour l'inconnue. Elle prit la chandelle et s'approcha du cadavre de la femme qui avait été littéralement tuée à côté d'elle.

Elle s'immobilisa auprès du lit et, dans le silence de la nuit, se mit à contempler le visage impassible de la morte.

C'était un visage saisissant, de ceux que l'on n'oublie pas après les avoir vus une fois – vivants ou morts. Le front était exceptionnellement large et bas, les yeux fort écartés, la bouche et le menton remarquablement petits. Avec des gestes tendres, Mercy lissa les cheveux en désordre et arrangea la robe chiffonnée. « Il n'y a pas cinq minutes, se disait-

elle, j'aurais volontiers échangé ma place contre la tienne!» Elle se détourna du lit en soupirant. «Je l'échangerais bien encore maintenant!»

Ce grand silence commençait de l'oppresser. Elle gagna lentement l'autre bout de la pièce.

Le manteau tombé à terre – son propre manteau, qu'elle avait prêté à Miss Roseberry – attira son attention comme elle passait à côté. Elle le ramassa, l'épousseta, puis le plaça en travers d'une chaise. Ensuite, elle déposa le bougeoir sur la table et alla à la fenêtre pour tendre l'oreille aux premiers bruits de l'approche des Allemands. Mais elle n'entendit que le bruissement léger du vent à travers les arbres. Tournant les talons, elle alla s'asseoir à la table et se mit à réfléchir. Restait-il à remplir un des devoirs prescrits par la charité chrétienne envers les morts? Demeurait-il quelque tâche à accomplir en priorité dans l'intervalle précédant l'arrivée des Allemands?

Elle repensa à la conversation avec son infortunée compagne. Miss Roseberry avait parlé de son dessein de regagner l'Angleterre. Elle avait évoqué une dame – parente par alliance qu'elle n'avait jamais rencontrée – qui devait la recevoir chez elle. Il fallait écrire à cette personne afin de l'informer du sort de la malheureuse créature. À qui cette tâche revenait-elle? Il n'y avait personne pour s'en acquitter en dehors de l'unique témoin de la catastrophe encore sur place: Mercy elle-même.

Elle reprit le manteau là où elle l'avait posé et tira de la poche le coffret en cuir que lui avait montré Grace. La seule façon de découvrir l'adresse à laquelle écrire était d'ouvrir cette boîte et d'examiner les papiers qu'elle contenait. Mercy l'ouvrit, puis s'immobilisa, habitée d'une étrange répugnance à faire cet inventaire.

Une brève réflexion la convainquit que ses scrupules n'étaient pas de mise. Si elle respectait l'inviolabilité de ce coffret, les Allemands n'allaient certainement pas hésiter à

l'examiner et ils ne se préoccuperaient assurément pas d'écrire en Angleterre. Quels étaient les yeux les plus propres à inspecter les papiers de la défunte ? Ceux d'hommes qui seraient aussi des étrangers – ou bien ceux d'une compatriote ? Sans plus hésiter, Mercy vida le contenu de la boîte sur la table.

Cette initiative en apparence anodine décida du cours à venir de sa vie.

## LA TENTATION

L'attention de Mercy fut d'abord attirée par plusieurs lettres nouées d'un ruban. Le temps avait décoloré l'encre des adresses. Destinées en alternance au colonel Roseberry et à l'Honorable Mrs Roseberry, ces missives renfermaient une correspondance entre les époux lors d'une période où les obligations militaires du colonel l'avaient tenu éloigné de chez lui. Mercy rattacha le ruban et passa aux papiers qui s'offraient ensuite à son attention.

Il s'agissait de quelques feuilles réunies par une épingle et intitulées – d'une écriture féminine – *Mon journal à Rome*. Un rapide examen montra que ce journal était de la main de Miss Roseberry et que son principal objet avait été de consigner les derniers jours de la vie de son père.

Journal et correspondance replacés dans le coffret, il ne resta plus sur la table qu'une unique lettre. L'enveloppe, non cachetée, portait l'adresse suivante : « Lady Janet Roy, Mablethorpe House, Kensington, Londres. » Mercy en sortit le pli. Les premières lignes qu'elle lut lui apprirent qu'elle avait sous les yeux la lettre d'introduction par laquelle le colonel présentait sa fille à celle qui devait devenir sa protectrice à son arrivée en Angleterre.

Mercy lut le document en entier. Son auteur le décrivait comme l'ultime effort d'un mourant. Le colonel Roseberry y évoquait affectueusement les qualités de son enfant et, avec

regret, une éducation qui avait été négligée – l'imputant aux pertes d'argent qui l'avaient obligé à émigrer au Canada dans la pauvreté. Suivaient de ferventes expressions de gratitude adressées à Lady Janet. « Grâce à vous, concluait la lettre, je meurs avec l'esprit en paix quant à l'avenir de ma fille bien-aimée. Je confie à votre généreuse protection le seul trésor qui me reste sur cette terre. Toute votre vie, vous avez mis à profit votre rang et votre fortune pour faire le bien. Je pense qu'il ne vous sera pas compté dans l'au-delà comme l'une de vos moindres vertus d'avoir soulagé les dernières heures d'un vieux soldat en ouvrant votre cœur et votre foyer à son enfant dépourvue de relations. »

Ainsi se terminait la lettre. Mercy la reposa, le cœur lourd. De quelle chance la pauvre enfant avait été privée ! Une femme de qualité, et fortunée, qui attendait de la recevoir – une femme si généreuse et si miséricordieuse que le père, sur son lit de mort, s'en était trouvé rassuré sur le sort de sa fille –, et voilà que cette dernière gisait ici, hors de portée de la bonté de Lady Janet, et sans plus besoin de son aide !

Le capitaine français avait laissé de quoi écrire sur la table. Mercy retourna la lettre afin de relater au verso la nouvelle du décès de Miss Roseberry. Elle réfléchissait encore à la manière dont elle allait tourner la chose lorsque des accents plaintifs lui arrivèrent de la pièce voisine. Les blessés qu'on avait laissés sur place réclamaient de l'aide d'une voix gémissante ; la force d'âme des soldats abandonnés finissait par fléchir.

Mercy entra dans la cuisine. Une exclamation ravie salua son apparition ; à sa seule vue, les hommes s'apaisèrent. Allant d'une paillasse à l'autre, elle dispensa des paroles réconfortantes qui leur redonnèrent espoir, prodigua d'une main experte et douce des soins qui atténuèrent leurs souffrances. Tandis que la belle créature circulait ainsi parmi eux et penchait un visage tendre et compatissant au-dessus de leur

inconfortable oreiller, ils baisaient le bas de sa robe noire et l'appelaient leur ange gardien.

– Je serai avec vous quand les Allemands arriveront, leur dit-elle avant de les quitter pour retourner à sa lettre. Courage, mes pauvres amis ! votre infirmière reste auprès de vous.

– Courage à vous, madame ! lui répondirent-ils ; et que Dieu vous bénisse !

Si le feu avait repris à ce moment-là et qu'un obus soit venu la foudroyer alors qu'elle secourait les affligés, quel jugement chrétien eût hésité à déclarer que cette femme avait sa place au ciel ? En revanche, si la guerre prenait fin et qu'elle s'en sorte vivante, avait-elle sa place sur terre ? Quelles étaient ses perspectives d'avenir ? Où serait-elle chez elle ?

Elle revint à la lettre. Toutefois, au lieu de s'asseoir pour prendre la plume, elle demeura debout près de la table, regardant d'un air absent le rectangle de papier.

Une bien étrange chimère lui était venue soudain à l'esprit au moment où elle pénétrait dans la pièce, et d'une extravagance telle qu'elle-même ne put réprimer un petit sourire. Et si elle proposait à Lady Janet Roy de remplacer Miss Roseberry ? Ayant rencontré cette dernière dans des circonstances difficiles, elle avait fait pour elle tout ce qu'une femme peut faire pour en aider une autre. Cela lui donnait peut-être quelque prétention à se faire connaître, si Lady Janet n'avait pas d'autre lectrice et dame de compagnie en vue. À supposer qu'elle se risque à plaider sa cause, comment cette généreuse et noble dame réagirait-elle ? Elle écrivait par retour pour dire : « Faites-moi parvenir vos références et vos preuves d'honorabilité, et je verrai ce qui peut être fait. » Ses références ! Son honorabilité ! Mercy eut un rire sans joie et s'assit pour rédiger en termes concis tout ce qu'on lui demandait : une relation claire des faits.

Non ! Elle ne put écrire une ligne. Sa lubie n'allait pas se dissiper aussi facilement. Son esprit s'obstinait à imaginer la

beauté de Mablethorpe House ainsi que le confort et l'élégance de l'existence que l'on y menait. Elle pensa une fois de plus à l'occasion perdue par Miss Roseberry. L'infortunée créature ! Quel foyer lui était ouvert pour peu que l'obus se fût abattu du côté de la fenêtre plutôt que du côté de la cour !

Mercy repoussa la lettre et se mit à arpenter la pièce avec agacement.

Mais cet expédient ne put venir à bout de ses élucubrations obstinées. Son esprit n'abandonnait une association d'idées inutile que pour se lancer dans une autre. Voici qu'elle envisageait maintenant par anticipation son propre avenir. Qu'est-ce qui l'attendait après la guerre – si elle lui survivait ? Son expérience passée lui en dépeignait avec une impitoyable fidélité le tableau monotone. Où qu'elle aille, quoi qu'elle fasse, cela se terminerait toujours de la même façon. Curiosité et admiration suscitées par sa beauté, renseignements pris sur elle, découverte de son passé... La bonne société charitablement désolée pour elle, cette société lui versant généreusement une somme d'argent – et toujours, tout au long de sa vie, le même résultat au bout du compte : l'ombre de l'ancienne disgrâce l'environnant comme une pestilence, l'isolant des autres femmes, la marquant, alors même qu'elle avait gagné son pardon au regard de Dieu, d'une disgrâce indélébile aux yeux des hommes... Voilà ce qui l'attendait ! Et elle n'avait que vingt-cinq ans, était en pleine santé et en pleine vigueur, et pouvait fort bien vivre cinquante années de plus !

Elle s'immobilisa près du lit pour contempler le visage de la morte.

À quelle fin l'obus avait-il frappé celle qui avait quelque espérance et épargné celle qui n'en avait point ? Les paroles qu'elle avait tenues à Grace Roseberry lui revinrent en mémoire : « Si seulement j'avais votre chance ! Si seulement j'avais votre bonne réputation et vos perspectives d'avenir ! » Et voilà la chance gâchée ! les perspectives enviables gaspillées !

À considérer ce résultat et la situation dans laquelle elle se trouvait, il y avait presque de quoi devenir folle. Dans l'amère dérision de ce désespoir, elle se pencha au-dessus de la forme inanimée et lui parla comme si elle pouvait l'entendre : « Ah, si tu pouvais être Mercy Merrick et que je sois Grace Roseberry, à présent ! »

À l'instant où cette parole franchissait ses lèvres, elle se redressa brusquement. Debout près du lit, elle fixa le vide d'un regard éperdu, la cervelle en feu, le cœur battant à se rompre. « Ah, si tu pouvais être Mercy Merrick et que je sois Grace Roseberry, à présent ! » En l'espace d'une seconde, cette pensée prit un nouveau développement. En l'espace d'une seconde, une conviction la frappa comme une décharge électrique. Si elle l'osait, elle pouvait être Grace Roseberry ! Absolument rien ne pouvait l'empêcher de se présenter à Lady Janet Roy sous le nom de Grace et à la place de Grace !

Quels étaient les risques ? Où résidait le point faible du stratagème ?

Grace elle-même l'avait précisé sans équivoque : elle et Lady Janet ne s'étaient jamais vues. Ses connaissances habitaient le Canada ; ses parents en Angleterre étaient tous décédés. Mercy connaissait l'endroit où elle avait vécu – une localité du nom de Port Logan – aussi bien qu'elle-même l'avait connu. Mercy n'avait qu'à lire le journal manuscrit pour se trouver en mesure de répondre à toute question relative au séjour à Rome et à la mort du colonel Roseberry. Elle n'avait pas à incarner une dame accomplie : Grace avait parlé de son éducation négligée – ce que son père confirmait en termes très clairs dans sa lettre. Les gens avec qui elle avait été en contact au sein de l'ambulance étaient tous partis pour ne plus revenir. Une partie de ses propres vêtements, marqués à son propre nom, étaient portés par Miss Roseberry. Ceux de cette dernière, marqués à son nom à elle, étaient en train de sécher, à la disposition de Mercy, dans la pièce

voisine. Le moyen d'échapper à l'intolérable humiliation de sa vie actuelle se présentait enfin. Et quelle perspective ! Une nouvelle identité, qu'elle pourrait décliner en tout lieu ! un nouveau nom, absolument sans tache ! un nouveau passé, dans lequel on pourrait fouiller à loisir ! Elle retrouvait des couleurs, ses yeux pétillaient ; jamais elle n'avait été aussi irrésistiblement belle qu'en cet instant où son nouvel avenir lui apparaissait, radieux et plein d'espoir.

Elle laissa passer une minute, le temps de pouvoir envisager son audacieux projet d'un autre point de vue. Quel mal y avait-il à cela ? Que disait sa conscience à ce sujet ?

En premier lieu, vis-à-vis de Grace. Quel tort faisait-elle à une femme qui n'était plus ? La réponse était contenue dans la question. Aucun tort à cette femme. Ni aucun tort à ses proches, puisque ceux-ci étaient également morts.

Ensuite, à l'égard de Lady Janet. Si elle servait fidèlement sa nouvelle maîtresse, accomplissait honorablement ses devoirs, faisait preuve de diligence comme de gratitude – si, en un mot, elle pouvait donner toute sa mesure, ce qu'elle ferait dans la sécurité et la paix céleste de cette nouvelle vie, quel tort ferait-elle à Lady Janet ? Là aussi, la réponse était contenue dans la question. Elle donnerait à cette dame une bonne raison de bénir le jour de son arrivée chez elle.

Elle ramassa la lettre du colonel Roseberry et la replaça dans le coffret avec les autres papiers. L'occasion se présentait ; les chances étaient toutes de son côté ; sa conscience ne trouvait rien à redire à cet audacieux stratagème. « Je me lance ! » décida-t-elle sur-le-champ.

Alors qu'elle glissait le coffret dans la poche de sa robe, quelque chose se mit à tennailler ce que son intelligence avait de plus subtil, à offenser ce que sa nature avait de meilleur. Elle avait pris sa décision, et cependant elle ne se sentait pas tranquille ; elle n'était pas certaine d'avoir honnêtement interrogé sa conscience. Et si elle reposait le coffret sur la table

et attendait que son exaltation soit retombée pour envisager ensuite le projet avec pondération devant le tribunal de sa conscience ?

Alors qu'elle réfléchissait et hésitait de la sorte, l'air nocturne lui apporta la rumeur lointaine de fantassins et de chevaux en marche. Les Allemands prenaient possession du village. Dans quelques minutes ils feraient irruption dans cette maison, exigeraient de connaître son identité et les raisons de sa présence ici. Elle n'avait guère le temps de mettre de l'ordre dans ses pensées. Que choisir ? La nouvelle vie, sous le nom de Grace Roseberry ? ou bien la vie d'avant, sous celui de Mercy Merrick ?

Elle regarda une dernière fois en direction du lit. Grace avait achevé son parcours ; son avenir était disponible. Contrainte d'opérer un choix dans l'instant, la nature résolue de la jeune femme opta pour le parti audacieux. Elle persista dans sa décision de prendre la place de Grace.

Les bruits de bottes approchaient. On entendait maintenant les voix des officiers qui donnaient leurs ordres.

Elle s'assit à table pour attendre avec fermeté ce qui allait suivre.

Alors l'indéracinable instinct de son sexe dirigea ses regards sur sa toilette. En l'inspectant pour vérifier qu'elle était parfaitement en ordre, ses yeux se portèrent vers la croix rouge brodée sur son épaule gauche. Il lui apparut aussitôt que cette tenue d'infirmière pouvait entraîner un risque inutile. Elle la rattachait à une position publique ; cela pourrait donner lieu ultérieurement à une enquête susceptible de la trahir.

Elle regarda autour d'elle. Le manteau gris qu'elle avait prêté à Grace retint son attention. Elle le ramassa et s'en couvrit de pied en cap.

Elle venait de s'y envelopper quand elle entendit la porte extérieure s'ouvrir à la volée sur des voix parlant une langue inconnue et un cliquetis d'armes que l'on posait à terre.

Devait-elle attendre qu'on découvre sa présence ou bien était-il préférable de prendre les devants? Pour une nature telle que la sienne, il était moins éprouvant de se montrer que de patienter. Elle se dirigea vers la cuisine. Alors qu'elle tendait le bras pour s'en saisir, la portière de toile fut brusquement écartée et la jeune femme se trouva nez à nez avec trois hommes.

## LE MÉDECIN-MAJOR ALLEMAND

Le plus jeune des trois inconnus – à en juger par ses traits, son teint et ses manières – était apparemment anglais. Il portait une casquette et des bottes de l'armée, mais il était, pour le reste, vêtu en civil. Près de lui se tenait un officier en uniforme prussien. Quant au troisième personnage, il était le plus âgé du groupe. Bien qu'il fût en tenue, son aspect était fort éloigné de celui d'un militaire : il claudiquait, avait les épaules voûtées et, au lieu de porter un sabre au côté, tenait un stick à la main. Après avoir regardé d'abord Mercy, puis le lit, puis l'ensemble de la chambre à travers des lunettes à monture d'écaille, il se tourna avec une expression désabusée vers l'officier prussien et rompit le silence par ces mots :

– Une femme souffrante sur le lit, une autre femme à son chevet et personne d'autre dans la pièce. Voyez-vous la nécessité de poster une sentinelle ici, mon commandant ?

– Aucune nécessité, répondit le commandant avant de pivoter sur ses talons pour regagner la cuisine.

Poussé par son instinct professionnel, le médecin allemand fit quelques pas en direction du lit. Après avoir refermé le rideau, le jeune Anglais, dont les yeux étaient restés rivés sur Mercy, s'adressa à elle en français :

– Puis-je vous demander si je parle à une Française ? interrogea-t-il d'un ton déférent.

– Je suis anglaise, lui répondit Mercy.

Le major entendit cette réponse. S'immobilisant à mi-chemin du lit, il montra la forme qui y était allongée et, dans un bon anglais, marqué d'un fort accent allemand, demanda à Mercy :

– Puis-je être d'une quelconque utilité ici ?

Son attitude était pleine d'une courtoisie teintée d'ironie ; sa voix haut perchée et monocorde avait un accent sardonique. Mercy conçut une aversion immédiate pour ce vieil homme laid et boiteux qui la regardait effrontément à travers ses grosses lunettes.

– Vous ne pouvez être d'aucune utilité, monsieur, lui répondit-elle d'un ton sec. Cette dame a été tuée lorsque vos troupes ont bombardé la maison.

L'Anglais sursauta et porta vers le lit un regard plein de compassion. L'Allemand s'octroya une pincée de tabac, puis posa une autre question :

– Le corps a-t-il été examiné par un homme de l'art ?

Mercy lui répondit de mauvaise grâce, se limitant au strict nécessaire :

– Oui.

Mais ce personnage n'était pas homme à se laisser démonter par la désapprobation d'une dame. Il continua ses questions :

– Qui a examiné le corps ?

– Le médecin de l'ambulance française, lui répondit Mercy.

L'Allemand eut un grognement pour exprimer sa réprobation et son dédain à l'égard de tous les Français et de toutes les institutions françaises. L'Anglais saisit l'occasion de s'adresser de nouveau à Mercy :

– Cette dame était-elle de nos compatriotes ? interrogea-t-il d'une voix douce.

Mercy réfléchit avant de répondre. Compte tenu de son projet, elle pouvait avoir de bonnes raisons de s'exprimer avec une extrême prudence lorsqu'elle évoquait Grace.

– Je crois, dit-elle. Nous nous sommes rencontrées ici par hasard. Je ne sais rien d'elle.

– Pas même son nom? s'enquit le médecin-major allemand.

Mercy répugnait presque autant à donner son propre nom que celui de Grace. Elle se réfugia dans la dénégation pure et simple.

– Pas même son nom.

Le vieux la regarda avec encore moins d'affabilité qu'auparavant, parut réfléchir, puis alla prendre la chandelle sur la table. Il clopina une nouvelle fois jusqu'au lit pour examiner sans piper mot la silhouette qui y était allongée. L'Anglais, lui, renoua la conversation sans plus chercher à dissimuler l'intérêt que lui inspirait la belle femme qui se tenait face à lui.

– Excusez-moi, dit-il, mais vous êtes bien jeune pour vous trouver seule en pleine guerre dans un tel endroit.

Du tapage éclata brusquement dans la cuisine, ce qui évita à Mercy d'avoir à répondre immédiatement. Elle entendit les blessés émettre de faibles protestations et les officiers leur aboyer de faire silence. Aussitôt, sa générosité naturelle l'emporta sur toute autre considération imposée par la position dans laquelle elle s'était placée. Se souciant peu de savoir si elle allait trahir son statut d'infirmière au sein de l'ambulance française, elle écarta le rideau pour gagner la cuisine. Une sentinelle allemande lui barra le passage et lui signifia, dans sa langue, que les étrangers n'étaient pas admis. Intervenant poliment, l'Anglais lui demanda si elle avait une raison précise de vouloir entrer dans cette pièce.

– Les malheureux Français! s'exclama-t-elle avec gravité, tout en se reprochant intérieurement de les avoir oubliés. Les pauvres blessés français!

Le major allemand s'en revint du lit et prit l'affaire en main avant que l'Anglais ait pu dire un mot de plus.

– Vous n'avez rien à voir avec les blessés français, fit-il de sa voix la plus criarde. Ils sont de mon ressort et non du

vôtre. Ce sont nos prisonniers et on va les transporter vers notre ambulance. Je suis Ignatius Wetzel, chef du personnel médical. À présent, taisez-vous – s’adressant en allemand à la sentinelle, il ajouta : Refermez-moi ce rideau ; et si cette femme insiste, ramenez-la dans cette pièce par la force.

Mercy voulut protester, mais l’Anglais la prit délicatement par le bras pour l’entraîner hors de portée de la sentinelle.

– Il est inutile de résister, lui dit-il. La discipline allemande ne se laisse jamais fléchir. Il n’y a absolument pas lieu de s’inquiéter pour ces Français : l’ambulance commandée par le médecin-major Wetzel fonctionne de façon admirable. Ces hommes seront bien traités, je vous en réponds.

Tout en lui tenant ce langage, il vit qu’elle avait les larmes aux yeux et son admiration monta de plusieurs crans. « Aussi bonne que belle, se dit-il. Quelle charmante créature ! »

– Bien ! fit Ignatius Wetzel en lorgnant sévèrement Mercy à travers ses lunettes. Êtes-vous satisfaite ? Et allez-vous tenir votre langue ?

Elle s’inclina : il était manifestement inutile de regimber. Sans l’opposition du major Wetzel, son dévouement envers les blessés l’aurait peut-être arrêtée sur la mauvaise pente où elle s’était engagée. Si elle s’était seulement absorbée de nouveau, corps et âme, dans sa noble tâche d’infirmière, peut-être eût-elle été suffisamment forte pour résister à la tentation. La fatale rigueur de la discipline allemande avait rompu le dernier lien qui la rattachait au meilleur d’elle-même. Son visage se fit plus dur, tandis qu’elle s’éloignait du major pour aller s’asseoir sur une chaise.

L’Anglais la suivit et revint à la question de sa présence en cet endroit :

– N’allez pas imaginer que je cherche à vous alarmer, lui dit-il. Il n’y a pas lieu, je le répète, de s’inquiéter pour les Français ; en revanche, il y a de quoi s’en faire à votre sujet. Dès qu’il fera jour, les opérations vont reprendre autour de

ce village ; vous devriez gagner un endroit plus sûr. Je suis officier dans l'armée anglaise. Mon nom est Horace Holmcraft. Je serais ravi de vous être utile, et je suis en mesure de l'être, si vous m'y autorisez. Puis-je vous demander si vous êtes en voyage ?

Tout en resserrant autour d'elle les pans du manteau qui dissimulait sa tenue d'infirmière, Mercy se livra à son premier acte patent de tromperie : elle acquiesça de la tête.

– Vous vous rendez en Angleterre ?

– Oui.

– En ce cas, je peux vous faire franchir les lignes allemandes et vous aider à reprendre sans délai votre voyage.

Mercy le regarda sans chercher à masquer son étonnement. Le puissant intérêt qu'il lui portait restait contenu dans les strictes limites d'une bonne éducation ; il s'agissait, à n'en pas douter, d'un gentleman. Pensait-il vraiment ce qu'il venait de dire ?

– Vous pouvez me faire franchir les lignes allemandes ? Pour en être capable, il faut que vous possédiez une influence hors du commun.

Mr Horace Holmcraft se mit à sourire.

– Je possède l'influence à laquelle nul ne peut s'opposer, celle de la presse. Je sers ici comme correspondant de guerre pour un de nos grands journaux anglais. Si je lui en fais la demande, le commandant en chef vous accordera un laissez-passer. Il n'est pas loin d'ici. Qu'en dites-vous ?

Elle affermit sa résolution – non sans difficulté, même parvenue à ce point – et le prit au mot.

– J'accepte votre proposition avec gratitude, monsieur.

Il fit un pas en direction de la cuisine, puis s'immobilisa.

– Il est peut-être préférable de faire cette démarche aussi discrètement que possible, dit-il. Si je passe par cette pièce, on va me poser des questions. N'y aurait-il pas une autre issue ?

Mercy lui montra la porte donnant sur la cour. Il s'inclina et sortit.

Elle regarda furtivement du côté du médecin-major allemand. Ignatius Wetzel était toujours auprès du lit, penché au-dessus du cadavre, apparemment absorbé dans l'examen de la blessure infligée par l'obus. L'aversion instinctive de Mercy pour cet homme avait décuplé à présent qu'elle se retrouvait seule avec lui. Mal à l'aise, elle se retira du côté de la fenêtre et se mit à contempler le clair de lune.

S'était-elle lancée dans l'imposture ? Pas encore tout à fait. Elle s'était engagée à rentrer en Angleterre – rien de plus. Pour l'instant, rien ne la forçait à se présenter à Mablethorpe House sous l'identité de Grace. Elle avait le temps de reconsidérer sa décision, de rédiger un compte rendu de l'accident, comme elle s'était proposé de le faire, et de l'envoyer à Lady Janet Roy en même temps que le coffret à correspondance. À supposer qu'elle prenne finalement ce dernier parti, qu'advient-il d'elle lorsqu'elle se retrouverait en Angleterre ? Elle n'aurait d'autre choix que de se tourner une fois de plus vers la directrice du foyer. Elle devrait forcément retourner là-bas !

Le foyer ! La directrice ! Quelle association avec ces deux idées se présentait maintenant à son esprit sans y avoir été invitée et s'installait au premier plan de ses préoccupations ? À qui pensait-elle à présent, en ce lieu étrange et à ce moment critique de sa vie ? À l'homme dont les paroles avaient trouvé le chemin de son cœur, dont l'influence l'avait fortifiée et consolée, là-bas, dans la chapelle du foyer. Un des plus beaux passages du sermon de Julian Gray visait à mettre l'assemblée des fidèles en garde contre les effets dégradants du mensonge et de la duplicité. Les termes dans lesquels il s'était adressé aux malheureuses qui l'entouraient – termes de compassion et d'encouragement qu'on n'avait jamais prononcés jusque-là devant elles – revenaient à l'esprit de Mercy Merrick comme si elle les avait entendus une heure plus tôt. Elle devint d'une

pâleur mortelle tandis qu'ils résonnaient de nouveau en elle. « Oh, murmura-t-elle en pensant à ce qu'elle avait médité et tramé, qu'ai-je fait ? qu'ai-je fait ? »

Elle se détourna de la fenêtre avec la vague idée de rattraper Mr Holmcroft pour le rappeler. Ce mouvement la replaça face à Ignatius Wetzel. Lui-même s'avavançait vers elle pour lui parler. Il brandissait un mouchoir blanc, celui qu'elle avait prêté à Grace.

– J'ai trouvé ceci dans sa poche, dit-il. Son nom est écrit dessus. Elle devait être de vos compatriotes – et, déchiffrant avec quelque difficulté le nom brodé sur le mouchoir : Elle s'appelait... Mercy Merrick.

Le nom avait franchi ses lèvres ! C'était lui – et non elle – qui l'avait dit !

– Mercy Merrick, c'est un nom anglais, n'est-ce pas ? fit-il en fixant sur elle un regard insistant.

L'emprise du souvenir de Julian Gray sur son esprit commença de s'estomper. Une question pressante s'imposait maintenant au premier rang de ses pensées. Devait-elle corriger l'erreur dans laquelle l'Allemand était tombé ? Le moment était arrivé pour elle de parler pour revendiquer sa véritable identité, ou bien de garder le silence et de basculer dans l'imposture.

Horace Holmcroft reparut dans la pièce alors que le regard inquisiteur du médecin-major Wetzel était toujours rivé sur elle dans l'attente d'une réponse.

– Je n'ai pas surestimé mon avantage, dit l'Anglais en montrant un morceau de papier qu'il tenait à la main. Voici le laissez-passer. Avez-vous de quoi écrire ? Il me faut remplir le formulaire.

Mercy montra le plumier et l'encrier qui se trouvaient sur la table. Horace s'assit et trempa une plume dans l'encre.

– N'allez pas croire que je veuille me mêler de vos affaires,

dit-il, mais je suis obligé de vous poser une ou deux questions. Quel est votre nom ?

Elle se mit brusquement à trembler et dut s'appuyer au pied du lit. Son avenir tout entier était suspendu à sa réponse. Elle était incapable de prononcer un mot.

Pour une fois, Ignatius Wetzel lui tint lieu d'allié. Sa voix aigre emplit le silence juste au bon moment. Il lui brandit avec obstination le mouchoir sous le nez et demanda encore une fois :

– Mercy Merrick est un nom anglais, n'est-ce pas ?

Horace Holmcroft leva les yeux.

– Mercy Merrick ? fit-il. Qui est-ce ?

Wetzel montra le cadavre qui occupait le lit.

– J'ai trouvé ce nom sur un mouchoir, dit-il. Cette dame semble ne pas avoir la curiosité de rechercher le nom de sa compatriote.

Il avait fait cette remarque ironique d'un ton presque soupçonneux, et avec un coup d'œil à demi méprisant. Prompte à s'emporter, elle lui en voulut aussitôt de ce manque de courtoisie. Cette irritation momentanée – tant il est vrai que les motifs les plus insignifiants déterminent souvent les actions humaines les plus graves – décida de sa ligne de conduite. Elle tourna dédaigneusement le dos au grossier vieillard et le laissa avec l'idée fautive d'avoir découvert le nom de la morte.

Horace revint à son formulaire.

– Pardonnez-moi d'insister, mais vous savez maintenant ce qu'il en est de la discipline allemande. Quel est votre nom ?

Elle lui répondit imprudemment, d'un ton de défi, sans tout à fait comprendre ce qu'elle faisait jusqu'au moment où elle en eut terminé.

– Grace Roseberry, dit-elle.

À peine ces mots eurent-ils franchi ses lèvres qu'elle eût tout donné pour les rappeler.

– Miss ? demanda Horace en souriant.

Elle ne put lui répondre que par un hochement de tête.

Il écrivit : « Miss Grace Roseberry », réfléchit un instant, puis demanda :

– « S'en allant retrouver ses proches en Angleterre ? »

Ses proches en Angleterre ? Le cœur gros, Mercy répondit d'un nouveau signe de tête. Horace nota la réponse à la suite du nom, puis il saupoudra du sable sur l'encre humide.

– Voilà qui fera l'affaire, dit-il en se levant pour remettre le laissez-passer à la jeune femme. Je vais vous accompagner moi-même à travers les lignes et prendre des dispositions pour que vous poursuiviez en chemin de fer. Où sont vos bagages ?

– Dans une remise, répondit-elle avec un geste vers la porte qui donnait sur le devant. Ils ne sont pas très volumineux ; je peux m'arranger seule, si toutefois la sentinelle me laisse traverser la cuisine.

Horace montra le papier qu'elle tenait à la main.

– Vous pouvez aller où bon vous semble, désormais. Dois-je vous attendre ici ou bien dehors ?

Mercy eut un regard méfiant en direction d'Ignatius Wetzel. Le médecin allemand s'était replongé dans son interminable examen du cadavre. Si elle le laissait seul avec Mr Holmcroft, impossible de savoir ce que cet odieux vieillard pourrait lui raconter sur elle.

– Attendez-moi dehors, je vous prie, répondit-elle.

Au vu du laissez-passer, la sentinelle s'effaça en faisant le salut militaire. Tous les prisonniers français avaient été emmenés ; il ne restait dans la cuisine qu'une demi-douzaine d'Allemands, dont la plupart dormaient. Mercy alla prendre les vêtements de Grace Roseberry dans le coin où elle les avait mis à sécher, puis elle se dirigea vers la remise – un appentis en bois de construction grossière. Comme la porte en était gardée par une deuxième sentinelle, elle montra une nouvelle fois son laissez-passer. Elle s'adressa à cet homme

pour lui demander s'il parlait le français. Il répondit qu'il le comprenait un peu. Mercy lui donna une pièce et lui dit :

– Je vais faire mes bagages. Ayez la gentillesse de veiller à ce qu'on ne me dérange pas.

La sentinelle salua, montrant par là qu'elle avait saisi. Mercy disparut dans l'intérieur obscur du hangar.

Horace, qui se retrouvait seul avec Ignatius Wetzel, nota que ce singulier personnage était toujours penché au-dessus de l'Anglaise qui avait été tuée par un obus.

– Quelque chose de particulier dans la façon dont cette infortunée créature a trouvé la mort ? interrogea-t-il.

– Rien qui mérite de figurer dans un journal, lui reparti le cynique vieillard sans interrompre son examen.

– Mais intéressant pour un médecin, c'est ça ? dit Horace.

– Oui. Intéressant pour un médecin, lui fut-il répondu d'un ton bourru.

Acceptant avec bonne humeur le sous-entendu, le journaliste sortit par la porte donnant sur la cour et, conformément à ses instructions, alla attendre la charmante Anglaise à l'extérieur.

Lorsqu'il fut seul, Ignatius Wetzel promena autour de lui un regard circonspect, puis dégrafa le corsage de Grace et posa la main gauche sur son cœur. Prenant de l'autre main un petit instrument en acier dans sa poche de gilet, il le porta délicatement sur la blessure, souleva un fragment de l'os brisé et affaîssé du crâne et attendit le résultat.

– Ah, ah ! s'écria-t-il, s'adressant avec une affreuse gaieté à la créature inconsciente. Le Français vous a bien déclarée morte, ma chère ? Eh bien, le Français est un charlatan ! Le Français est un âne ! – il leva la tête pour appeler en direction de la cuisine : Max !

Un jeune Allemand somnolent, recouvert des pieds au menton d'un tablier de chirurgie, écarta le rideau et attendit les ordres.